

LES ADOLESCENTS ET LA VIOLENCE¹

FRANÇOIS MARTY

Psicólogo

Universidad de Rouen

Universidad de Paris 7 Denis-Diderot

Francia

Fmarty@yahoo.fr

Resumen. El artículo pretende dar cuenta de la función que la violencia pubertaria adquiere al momento de ser pensada como uno de los procesos más significativos dentro de la estructuración del psiquismo adolescente. Se considera de este modo a la violencia como un elemento de prueba intrínseco a la vida, y no como un comportamiento o acción centrada en la agresividad. La violencia es pensada como un recurso de estructuración psíquica, y no como el actuar violento que los adolescentes “dichos” a-sociales, delincuentes o psicópatas podrían poseer.

Admitiendo que el recurso a la violencia durante la adolescencia adquiere el matiz de una defensa frente a la angustia, y una vía potencial de elaboración del pensamiento por la puesta en un “exterior de sí” de los objetos destructores, se distinguen tres tiempos de la violencia adolescente: la violencia como reacción frente a la amenaza de la efracción de la pubertad, la violencia llamada de seducción, que afecta al trabajo del vínculo del niño con la madre, y finalmente, la violencia como resultado de un proceso de inhibición y de pasividad en el joven. Finalmente, se considera el rol privilegiado que los padres adquieren durante el periodo adolescente, constituyendo el continente básico de amortiguación frente a las efracciones que amenazan con la destrucción y la no- integración narcisista en el psiquismo adolescente.

INTRODUCTION

Comment chemine une recherche en psychologie et en psychopathologie? En ce qui me concerne, en éclairant son objet à la lumière de l'étymologie, pour en ouvrir les sens, en débusquer les résonances, les infiltrations implicites. Ce qui, par rapport à l'objet “violence” notamment, la violence étant l'exercice de la force en dépit de quelqu'un ou de quelque chose, donne d'emble l'idée de soumettre quelqu'un, mais aussi celle de s'ouvrir un chemin. La démultiplication du sens aide à questionner la recherche. Analysé par la clinique et parlé via des concepts, des notions (dont certaines seront à

¹ El establecimiento del texto en Francés, ha sido realizado por Alejandro Bilbao y Cecilia Quaas, profesores EPUC-V, el resumen en español ha sido elaborado por Alejandro Bilbao.

élaborer, à forger pour la circonstance), l'objet de la recherche se précise, se modifie, se décale aussi, comme ce fut le cas pour l'objet " violence de l'adolescent" ou "violence à l'adolescence qui d'objet central est devenu épiphénomène, paravent masquant le lien fondamental qui unit " violence" et " adolescence", mais permettant d'y accéder; l'objet de la recherche (ou de la trouvaille?) devenant dès lors " la violence de l'adolescence". Le cheminement de la recherche et ses avancées ont, à les requestionner, des implications dans le domaine de la clinique et du traitement. Mais pas seulement: ce qu'ils disent intéresse au-delà de la psychopathologie et de la psychanalyse. Lorsqu'ils disent, par exemple, que la violence mortifère ou féconde, naît de l'inter-humain et se construit dans les rapports inter.-humains, ils intéressent aussi le champs du social et celui de la culture, entre autres. La recherche a des prolongements hors du champs où elle s'origine.

LAVIOLENCE DES ADOLESCENTS COMME RÉACTIONVIOLENTE

La violence, surtout quand elle est envisagée par rapport aux adolescents, est d'abord réperée comme comportement avant d'être perçue pour ce qu'elle est, que la recherche dévoile qu'elle est: un éprouvé, et une donnée intrinsèque de la vie. Mais peut-il en être autrement? En effet, la violence est toujours celle de l'autre et, à ce titre, ne renvoie que rarement, dans un premier temps, à un resenti personnel. C'est parce qu'elle est appréhendée comme une attitude, un comportement que la violence a fait surtout l'objet de travaux de la part de sociologues, d'éducateurs, de pédagogues, avant de devenir un objet de recherches psychanalytiques; elle ne le devint qu'à partir du moment où la psychanalyse s'est intéressée à l'adolescence, plus particulièrement à la psychopathologie de l'adolescence, aux (ré) actions violentes de certains adolescents dits " asociaux", " délinquants", voire " psychopathes". Mais, ici encore, c'est d'abord l'action, les recours à l'agir violents qui sont considérés.

Or, les recherches ont montré que les recours à l'agir est à la fois une défense contre l'angoisse et une voie potentielle d'élaboration de la pensée par la mise hors de soi de objets destructeurs. D'un côté, dans la mesure où l'acte semble prendre la place de la parole, on a été tenté de penser que le recours à l'agir traduit une impossibilité de penser, de symboliser, l'agir étant alors perçu comme opérant une sorte de trouée dans l'appareil psychique, ne permettant pas d'élaboration-. Mais l'étude de la psychopathologie de l'adolescence permet davantage de situer l'agir comme une tentative de symbolisation (Roussillon, 2000) qui, pour s'effectuer devrait passer par sa réalisation, plutôt que par le refoulement. L'autre, objet de projection, devient alors aussi objet involontaire d'étayage d'une subjectivité qui ne s'intériorise pas, ou pas encore. D'un autre côté, l'adolescent violent peut être compris comme quelqu'un qui recherche le plaisir d'essence narcissique pour soustraire l'appareil psychique aux exigences du travail de liaison et de représentation, parce que les effets de traumatismes- agir pour lutter contre la menace de l'effondrement-. Tout en permettant au sujet de poursuivre, à certain conditions, une vie de relation. La violence à l'adolescence traduit

donc une détresse et une difficulté dans le processus de subjectivation; une difficulté dont le passage par l'acte constituerait une tentative de solution, une recherche d'apaisement. S. Ferenczi (1915) évoque la miction comme moyen d'apaisement chez le jeune enfant confronté à une angoisse massive. Selon lui, la miction décharge efficacement l'affect de peur, parce que qu'elle "procure à l'enfant un brusque bien être en rapport avec la soudaineté de sa frayeur". Nous nous demandons si la miction ne représente pas également, comme la défécation, évoquée par S. Freud pour l'enfant confronté à la scène primitive, un moyen qui met en jeu la motricité volontaire, permettant à l'enfant d'agir pour dominer l'affect angoissant. Mais qu'est-ce qui, à l'adolescence, peut faire ainsi difficulté, détresse, menace? L'adolescence elle-même.

ADOLESCENCE: LE TEMPS DE LA MENACE

Le processus d'adolescence, c'est d'abord l'événement pubertaire; c'est une effraction. S. Freud (1923) décrit le processus de l'effraction comme "des excitations externes assez fortes pour faire effraction dans le pare excitations"- qui menace le moi, en soumettant l'adolescent à un bombardement psychique qui s'avère traumatique, comme le bombardement peut être pendant la guerre pour le soldat traumatisé. Ce bombardement pubertaire, fait violence à l'enfant devenu pubère, et déclenche en lui une réaction névrotique d'un type analogue à la névrose de guerre que peut connaître le soldat. Pour l'adolescent il s'agira d'une névrose traumatique, où la violence s'entend comme étant celle de la génitalisation de la psyché et du corps, qui ébranle le corps d'enfant. Le processus d'adolescence aura ensuite pour fonction d'élaborer ce traumatisme, en le névrotisant.

L'événement pubertaire menace le moi, d'un danger vécu comme provenant et du dehors et du dedans. La menace extérieure ou vécue comme telle, est celle du corps pubère vécu comme "extérieur" éventuellement persécuteur; un corps vécu dans un sentiment d'étrangeté comme un objet externe et non un moi- corps unifié. Non représenté, non intégré dans un sentiment de continuité d'existence, ce corps menace l'unité narcissique du sujet par les excitations qu'amène la puberté et face auxquelles le sujet se sent démuni, débordé reléguant dans un "non- lieu psychique" cette source d'excitations non mentalisées. Le plus souvent, cette adresse extériorisée est transitoire, se reflétant tout au plus dans la plasticité de la psychopathologie de l'adolescence: *la paranoïa ordinaire de l'adolescent* (Marty, 1997), *le breakdown non pathologique* (Laufer, 1989), le moment quasi- psychotique (Green, 1990). Il arrive qu'elle soit plus durable, voire mortifère, notamment lorsque l'adolescent ne parvient pas à faire un travail d'intériorisation de la fonction maternelle, à posséder en lui cette capacité d'auto-interprète de ses éprouvés par laquelle l'adolescent devient comme une bonne mère pour lui-même, à l'image de la mère " suffisamment bonne" qui interprète les éprouvés de son bébé. A l'adolescence, l'intériorisation de cette fonction maternelle permet à l'adolescent la réappropriation de son corps génitalisé dont la nouvelle unification éloignera les tourments de la menace.

Quant à la menace intérieure, elle s'origine dans la libido pubertaire qui

met potentiellement l'équilibre narcissico/ objectal en danger, avec le risque d'une réalisation des fantasmes oedipiens pubertaires. La reviviscence du scénario oedipien infantile relu et réécrit à la lumière de la génitalisation potentialise les risques de passage à l'acte, les risques de recours à l'agir qui trouvent leur origine dans la puissance, voire la violence des remaniements pubertaires.

L'action violente survient donc, à l'adolescence, en réaction à la menace générée par l'affracting pubertaire, lorsque le processus d'adolescence ne peut névrotiser l'afflux d'excitations pubertaires. Si l'on peut parler de "violence" par rapport aux adolescents, c'est fondamentalement, pour tout adolescent, de la violence de l'adolescence dont il s'agit de parler. Pour le reste, tout ou presque n'est que réactions violentes ou recours à l'acte agis par des adolescents menacés par la violence de leur adolescence ou celle de leur pairs.

Ce qui manque à l'adolescent, lorsqu'il agit ainsi par réactions violentes, c'est la possibilité de mettre à l'oeuvre le travail du lien, ce travail psychique qui tisse en permanence le fil du sentiment de continuité d'existence, depuis les premiers temps de l'enfance- où l'on peut l'observer comme balbutiant dans les alternances présence / absence et l'intériorisation, la symbolisation de la présence et de l'absence (notamment de l'objet maternel)-, jusqu'à ce temps de l'événement pubertaire qui se joue fondamentalement dans un registre de discontinuité et, pourtant, aussi, de continuité (mais non de permanence). A l'adolescence, lorsque le travail de lien est manquant, en souffrance, l'activité représentative à l'oeuvre dans les fantasmes pubertaires étant non contenue, et les éprouvés pubertaires demeurant ininterprétables, le processus d'adolescence se met en panne dans sa fonction d'élaboration de la "violence" pubertaire. Car le pubertaire fait violence , est violent d'une violence qui lui est inhérente comme la violence est, elle- même, inhérente à toute vie, à tout ce qui est vie et vivant. Le pubertaire fait violence par ce qu'il apporte de nouveauté, d'abord insensée et menaçante, capable parfois de provoquer un déséquilibre si grand, une rupture si forte dans la stabilité de l'organisation de la vie psychique que le sujet lutte pour sa survie et y réagit violemment. La violence (agie) n'est pas le fruit d'un conflit, mais une réaction instinctive de survie (pas une interiorización, mais plutôt une extériorisation). Alors que le conflit se noue dans la rencontre de forces antagonistes, la violence, elle, est l'expression d'une réponse face à une menace vitale, reponses visant à préserver l'intégralité narcissique d'un sujet se sentant menacé, en détresse.

DÉTRESSE ET CUMUL DE DÉTRESSE

Tel Doigène chechant un homme, l'adolescent cherche un adulte; un adulte dans l'actuel, un adulte en lui et un adulte dans son environnement, un adulte dans histoire infantile, aussi.

Dans certains cas, la détresse adolescente, l'état de détresse dans lequel peut se trouver un adolescent au moment d'affronter la violence de l'effraction pubertaire, rappelle celui éprouvé dans l'enfance, notamment dans des circonstances de déprivation. L'adolescent entrant en puberté se retrouve confronté à l'absence de la mère qui, s'il a pu intérioriser sa fonction, lui fait alors défaut. Cette détresse adolescente resurgit de l'enfance peut le pousser à des conduites violentes pour trouver la réparation à ce qu'il considère comme une injustice. Il cherche à prendre, par tous les moyens, ce qu'il n'a pas reçu de sa mère et auquel il estime avoir droit. Il se considère comme victime d'un préjudice dont il subit confusément les conséquences. Cette détresse est un éprouvé indicible, innommable, qui ne s'adresse pas, qui ne fait pas sens. Seule la réaction violente semble destinée à interpeller l'autre, à l'appeler à exister.

Dans d'autres cas, lorsque des événements traumatiques vécus dans l'enfance entrent en résonance avec l'effraction pubertaire, ils précipitent alors l'adolescent dans des agirs violents. Dans ces cas, le pubertaire répète le traumatisme infantile et l'adolescence ne constitue pas un temps d'élaboration de ce traumatisme que j'appellerai traumatisme par séduction. Des carences précoces au niveau de processus de symbolisation ne permettent pas de contenir ces excitations et donnent lieu à des agonies primitives, à une détresse sans nom, impensable, avec des réactions d'empiètement liées au défaut de l'environnement maternel (Winnicott, 1974). Dans ce cas, il s'agit d'un traumatisme par carence. C'est le cumul de ces deux types de traumatismes (traumatismes cumulatif) qui peut conduire l'adolescent à avoir recours à l'acte, envisagé alors comme un mode de traitement du traumatisme et de l'angoisse qui lui est liée.

Parfois, l'examen de plusieurs crimes homicides commis par des adolescentes (Goudal et al, 1998) l'a montré, la détresse (et l'acte violent) vient révéler les traces qu'avaient laissées en elles les violences subies pendant l'enfance. D'autres fois, en fin, la détresse adolescente est celle d'adolescents inhibés, plutôt passifs qui vivent avec la crainte justement d'une passivation qui serait trop confusionnante sur le plan de la distinction entre réalité / fantasme, moi/ l'autre et qui, à un moment donné, dans un contexte de repli narcissique, rendrait nécessaire un acte qui vienne trancher, différencier, appeler l'autre à exister. D'où l'importance de la réponse de l'environnement, parce que ce sont des adolescents qui risquent d'être encore plus en détresse si l'environnement ne répond pas de façon adéquate à cette quête de rencontre et / ou de confrontation avec des adultes qui tiennent.

Les objets externes ont donc une importance de premier plan. Supports de l'opération de quête de sens d'un vécu dépersonnalisant, ils sont aussi objets de projection de la haine nécessaire à la constitution d'un espace de pensée autonome. On ne s'étonnera donc pas qu'ils soient fortement sollicités et souvent ébranlés dans ce double registre. La violence de l'adolescent les visera d'autant plus que les espaces de pensée seront confondus. Cette confusion a des conséquences dans la mesure où le vécu fantasmatique de

l'adolescent reencontré une sorte de réalité avec l'effondrement dépressif des parents, leur état de détresse, ou leur contre-violence. Avoir pu expérimenter la colère parentale, la fonction de limite et de pare-excitations qu'elle peut représenter, offre à l'enfant (et à l'adolescent) la meilleure chance de pouvoir à son tour sa propre violence.

Ce qui frappe dans certains cas, c'est la détresse des parents face à la violence de leur adolescent, c'est leur incapacité à résister à la destructivité et la menace que sa violence fait peser sur eux. Ils sont démunis, comme si ce genre de situation leur était inconnue jusque-là, comme s'ils n'avaient pas la moindre idée de la conduite à tenir, comme s'ils n'avaient aucune expérience en la matière, comme s'il n'en avaient pas l'expérience intime, comme s'ils étaient encore dans une sorte d'inachèvement de leur propre adolescence. Lorsque les parents sont attaqués par leurs adolescents, s'ils se sentent menacés, ils induisent le sentiment que ces attaques sont irréparables, ce qui augmente sensiblement la culpabilité inconsciente des adolescents. On observe ce phénomène chez les parents battus - par exemple - qui ne peuvent contenir la destructivité de leurs enfants et qui, par leur effondrement, l'encouragent. Le masochisme parental masque l'impossibilité pour ces adultes à s'identifier à une fonction parentale. La violence de l'adolescent exprime dans ce cas celle que les parents n'ont pu manifester à l'égard de leurs propres parents. Elle vise les grands-parents, comme si l'opération symbolique du meurtre du père n'avait pas eu lieu à la génération précédente, comme si la violence pubertaire des parents n'avait pu ni s'exprimer ni s'élaborer. La violence de l'adolescent commémore en l'agissant, en la rendant manifeste, celle que les parents n'ont pu vivre à l'égard de leurs propres parents.

La détresse adolescente n'est donc pas sans donner à penser l'état de détresse parentale, celui que vivent souvent les parents eux-mêmes, lorsqu'ils sont confrontés à la violence agie de leur adolescent. Cette coïncidence des incapacités des parents et des adolescents à s'aider soi-même et à aider crée un effet de renforcement. De même que les détresses adolescente et parentale interagissent l'une sur l'autre, la violence du "texte" pubertaire, celle de l'effraction pubertaire proprement dite, et la violence du "contexte" adolescent, celle qui est le fait de l'entourage, de l'environnement de l'adolescent, interagissent souvent l'une sur l'autre; ces violences, non élaborées, se renforçant l'une sur l'autre, au risque d'augmenter leurs effets destructeurs respectifs. Elles rendent nécessaire un travail thérapeutique auprès des adolescents comme auprès des parents, travail qui sera centré sur leur soutien narcissique respectif. Le soutien narcissique parental (Guttman, 1990) constitue en effet le meilleur moyen pour aux adolescents de lutter efficacement contre leur propre tendance à la destruction, contre les projections paranoïaques. mais ce soutien narcissique parental inclut la capacité des parents à offrir à leurs adolescents un support à leur agressivité. C'est ainsi que le conflit avec les objets externes peut naître et progressivement s'intérioriser, reprenant le chemin des voies d'élaboration des conflits de l'enfance, puisant dans les nouvelles possibilités qu'offre le conflit œdipien pubertaire.

La voie thérapeutique

La violence des pulsions, liée au processus pubertaire, nécessite un soutien narcissique particulier qui concerne également les parents en proie à l'angoisse, à leur sentiment d'impuissance pour aider cet adolescent qui leur échappe, quand ce n'est pas à la colère qui les submerge. L'élargissement et la souplesse du cadre thérapeutique peuvent prendre ainsi la signification d'une aide élargie aux parents, condition parfois indispensable à la poursuite d'une thérapie avec un adolescent, lorsque le transfert fait flamber la violence interne du jeune, alimentant ses projections destructives à l'encontre des objets parentaux.

Détruits et attaqués, les objets le seront tant qu'aucune voie ne se dégagera pour reconstruire la zone des traumatismes primaires (traumatismes par carence) masquée par des défenses de type narcissique qui se érigent ainsi pour lutter contre les effets destructeurs de ces traumatismes. La voie de cette reconstruction ne se dessine que lorsque cette zone peut être reconnue, et avec elle "les blessures produites par les impacts de ces traumatismes" (Roussillon, 1996). Le temps initial du travail psychanalytique auprès de ces adolescents "polytraumatisés" (si j'ose dire) est fait de cette reconnaissance; temps initial après quoi le travail analytique (psychothérapie) peut, parfois, se déployer autour de l'analyse des représentations de désir.

Lorsque la violence est d'origine traumatique, et à l'adolescence elle l'est, son dépassement nécessite une mise en récit comme perspective de reconstruction subjective. Le temps pour dire se substituant au temps de l'action, la parole créant des liens associatifs qui reconstituent la trame sur laquelle va pouvoir se reprendre une histoire. L'histoire de ce récit, objet du lien transférentiel à l'analyste, devient le temps fort de cette reconstruction, comme une histoire de l'Histoire. Ainsi parler, parler de soi à un autre, redonne la capacité d'éprouver, de retrouver les émotions parfois liées au premier temps du traumatisme.

La diversité des modalités et la souplesse du cadre des prises en charge d'adolescents sont une nécessité face au caractère aigu de certaines manifestations psychopathologiques de l'adolescence. Mais l'adaptation du cadre à ce type de pathologie est liée aussi à l'interdépendance des liens qui unissent les membres d'une famille. Plus l'adolescent est coupé de la réalité, plus il est relié à l'imaginaire familial. Habituellement, les parents offrent à l'enfant et à l'adolescent un ensemble de traits, plus ou moins organisés qui sont à l'image de leur propre constructions œdipiennes. L'adolescent, à la puberté, retrouve les épreuves de l'enfance, actualisés et remaniés par la transformations corporelles. Il puise dans ce fond d'expériences pour trouver les nouvelles positions identificatoires (génétales) que suscitent en lui les différents processus de l'adolescence. Il se réfère à cette toile de fond de son histoire (pulsionnelle) personnelle et à celle de son histoire (identificatoire) familiale. Ces références sont diversifiées parce qu'elles proviennent des lignées maternelle et paternelle. L'enfant, puis l'adolescent les intègre en fonction de ses besoins de repérage. Mais dans les pathologies où se

trouve impliquée l'agir violent, la clinique nous apprend que ce fond commun auquel l'adolescent peut se référer est constitué d'éléments beaucoup moins différenciés et beaucoup plus rigides. Lorsque ces données ne lui proviennent que d'une seule lignée, l'autre lignée étant déniée, ou lorsque ces éléments servant au repérage de soi, habituellement contenus dans la construction œdipienne, font défaut, ou encore lorsque la problématique parentale est comme figée dans un état d'adolescence interminable., d'Œdipe pubertaire indépassable, l'adolescent aura tendance à mettre en acte la violence, la menace, la détresse qu'il ressent. En agressant ses parents, il cherche à explorer une voie différente que celle que ceux-ci ont empruntée. Il reprend, à sa façon, la question de la conflictualité psychique, question insuffisamment élaborée par ses parents, espérant peut-être rencontrer chez eux un soutien narcissique, signe de sa capacité à les affronter, ce que ces parents, en leur temps, n'avaient pas pu faire avec leurs propres parents. Ne recherche-t-il pas ainsi à les faire advenir, à les appeler à exister dans leurs fonctions parentales?

L'adolescent attend en effet de ses parents, ou de son thérapeute, ou encore de tout adulte qui fait référence, qu'ils ne s'effondrent pas face à sa propre violence. Car cette violence est autant l'expression d'une force nouvelle que d'une menace qui attaque de l'intérieur.

CONCLUSIÓN

Toute recherche dit plus que ce qu'elle cherche. Si la violence se lit dans des comportements et si elle s'observe essentiellement, mais pas seulement, sur la scène sociale, son origine est pour une part liée à des processus intrapsychiques et, s'agissant de la violence adolescente, à des éprouvés de menace - difficiles à contenir et à élaborer - qui donnent lieu à des projections massives sur les objets externes. C'est là un aspect de notre analyse de la violence qui mérite d'être souligné dans la mesure où cette violence, d'essence narcissique, cherche en quelque sorte un objet sur lequel se fixer.

Le paradoxe de la violence, c'est qu'elle naît dans le rapport inter humain en même temps que la réaction violente se produit lorsque il y a un manque d'objet. la violence semble faire chuter l'autre, viser l'autre pour le détruire; mais cette violence n'aurait-elle pas aussi pour fonction d'appeler l'autre à exister, pour qu'il vienne en aide à un sujet se sentant menacé: un manque d'autre qui appelle l'autre pour ne pas chuter soi-même, pour ne pas s'effondrer?

Le <face à face> auquel se livrent beaucoup les jeunes dans les banlieues nous donne une bonne illustration de cette violence. Les jeunes se retrouvent face à d'autres jeunes, dans la haine nécessaire pour se différencier, s'apparenter, s'affilier, se reconnaître dans une identité d'appartenance à un quartier, voire à un territoire. L'autre est un ennemi nécessaire à ce travail d'identification. Mais la rivalité entre les bandes est meurtrière parce qu'il n'y a rien entre, pas (ou pas assez) d'adulte surtout, pas de figures suffisamment présentes dans leur tiercéité pour médier la haine à sa transformation. La violence

n'est pas ici rivalité œdipienne, mais violence en quête d'autre pour se construire. La violence est fondatrice de la subjectivité lorsqu'on renonce à son effectuation. Si il s'agit autant aujourd'hui, c'est peut-être parce que l'adulte et, avec lui, la société civile manquent à être des repères. L'adolescent devient un analyseur de cette absence de confiance des adultes quant au devenir de la jeunesse. Une analyseur de leur détresse?

BIBLIOGRAPHIE

- Ferenczi, S. (1915) La miction, moyen d'apaisement in *Œuvres complètes*. Paris, Payot. 1978. T. II, p. 202.
- Freud, S. (1923) *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot. 1981, p. 72.
- Goudal, M.C.; Lelandais, F.; Marty, F.; Proux, E. (1998) Violences au féminin. Jeunes, femmes et violentes in *Psychiatrie française*. 4/97, pp. 67-94.
- Green, A. (1990) Point de vue de psychanalyste sur les psychoses à l'adolescence in Ladame, M.; Gutton, P.; Kalogerakis, M. (sous la direction de). *Psychoses et adolescence*. Paris, Masson, pp. 231-244.
- Gutton, P. (1990) *Le pubertaire*. Paris, PUF.
- Laufer, m. et E. (1989) *Adolescence et rupture du développement*. Paris, PUF.
- Marty, F. (1997) A propos du parricide à l'adolescence in Marty, E. (sous la direction de) *L'illégitime violence, la violence et son dépassement à l'adolescence*. Ramonville St. Agne, Erès.
- Rousillon, R. (2000) Les enjeux de la symbolisation à l'adolescence in *Adolescence. Monographie ISAP* (International Society for Adolescent Psychiatry), pp. 7-23.
- Rousillon, R. (1996) Les enjeux du tournant de 1920 in *Rev. Belge de Psychanal.*, pp. 1-11.
- Winnicott, D.W. (1974) La peur de l'effondrement in *NRP*, 1975, pp. 35-44.